

## ALLEGRO NON TROPPO

En cette fin d'après-midi de février, je déambulais seul dans le Forum de la cité Eternelle. Mes pas résonnaient sur les pavés entrelacés de mauvaises herbes, mon visage était caressé par cette pâle lumière de février, tandis que mes yeux ne se lassaient pas de ces lieux enchanteurs.

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais Rome et la magie opérait à chaque fois : j'aimais m'attarder dans ces ruines somptueuses, dont les pierres polies par le temps et les intempéries semblaient me parler, où ces colonnes couchées à terre paraissaient endormies pour l'éternité et dont les couleurs ocre se détachaient dans ce ciel d'un bleu hivernal.

J'imaginai très facilement ces maisons emplies de vie, des chalands installés çà et là, du bruit des sabots des chevaux tirant chars et charrettes, de ses jarres posées près des échoppes, de l'animation qui pouvait régner dans cette ville. Je foulais de mes pieds ces rues empruntées par d'illustres personnages et j'étais envahi par des émotions indescriptibles.

Quelques cyprès se dressaient fièrement, apportant une touche verte à ce tableau féérique, veillant de toute leur âme sur ces pierres millénaires, où quelques nattes de lierres venaient amoureusement se nicher.

Je devais rejoindre Solenn dans un petit restaurant situé non loin du forum.

Arrivée depuis 4 jours, ses journées étaient exclusivement consacrées aux répétitions en vue des deux concerts donnés dans la ville.

Solenn avait intégré un chœur semi-professionnel - après une audition remarquée - et son statut de professeur de harpe lui avait permis d'intégrer non pas le corps des concertistes, mais celui des choristes, à sa grande joie.

Je souriais intérieurement en la revoyant encore ce jour où tenant le précieux sésame à la main, elle se jeta à mon cou en criant « Je suis prise ».

Elle vouait à présent son temps au chant et j'aimais entendre le son mélodieux de sa voix claire et légère, pendant que j'écrivais, même si je déplorais secrètement son désintérêt à la relecture de mes manuscrits.

Solenn était ma première lectrice, ma correctrice, ma critique et parfois même ma muse. Lorsque notre deuxième fille a quitté la maison pour prendre son envol, j'ai senti Solenn enveloppée d'une profonde tristesse et mélancolie et le chant lui a redonné ce souffle de vie qui lui faisait défaut.

Après ce dîner, nous avons rejoint l'hôtel en empruntant de petites ruelles, admirant les façades éclairées par la lumière blafarde des réverbères, tout en bavardant comme de vieux amis, alors que nous avons fêté nos 25 ans de mariage.

Le lendemain, je décidai de poursuivre ma visite en me laissant guider par mes pas qui me mèneraient au Colisée, à la place Vittorio Emmanuel puis à la Basilique *Santa Maria in Araceoli* où je resterais assis dans le silence du recueillement et de la profonde admiration de cette œuvre architecturale.

Solenn terminait sa répétition à 16 heures, et je lui avais proposé de nous retrouver à la Piazza di Spagna avant de retourner à l'hôtel. Nous avons monté nonchalamment les marches de l'escalier qui menait de la Place à l'Eglise de la *Trinita*

*dei Monti* en prenant le temps de nous arrêter sur l'esplanade pour admirer la vue qui s'étendait devant nous.

Solenn ne tarissait pas d'éloges sur la répétition qu'elle venait de quitter, me décrivant dans les moindres détails les interventions des instrumentistes, mimant les gestes du chef avec une baguette fictive, tout en chantonnant les principales introductions musicales.

Je l'écoutais tout en étant bien loin de ses préoccupations musicales, mais je l'admirais dans cette lumière déclinante : sa chevelure parsemée de quelques fils blancs, relevée pour la répétition en un rapide chignon dont quelques mèches rebelles retombaient derrière les oreilles, sa silhouette élégante où sa jupe longue de concert était partiellement camouflée dans un épais manteau de laine noire et seule son écharpe de couleur orange donnait une touche vitaminée à sa tenue.

J'avais pris soin le matin même, de demander que le dîner nous soit servi dans notre chambre et acquiesçais aux mets proposés, lesquels seraient accompagnés d'un *Chianti Reserva*.

A notre arrivée, une table ronde vêtue d'une nappe blanche immaculée et ornée d'un centre fleuri nous attendait, faisant face à la haute fenêtre, dont les amples rideaux de couleur bleu relevés de chaque côté, laissaient apercevoir les lumières de la ville.

Tandis que Solenn troquait sa longue jupe noire pour un pantalon et un pull décontracté, je me servis un verre de vin et me postai près de la fenêtre, contemplant les toits romains, le tourbillon des voitures tout en savourant le silence majestueux qui bientôt envelopperait la cité.

Après avoir pris place à table, je glissais délicatement devant Solenn une enveloppe.

- Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-elle d'un ton étonné
- Ouvre, lui répondis-je doucement, tu vas voir.

Elle découvrit alors deux billets d'avion à destination de Venise.

Ses yeux me fixèrent avec un regard que je ne sus définir.

- Alban ! C'est une surprise magnifique....

Et d'une voix hésitante, elle ajouta :

- Mais dans trois jours nous partons sur le Lac de Garde
- C'était prévu ? fis-je quelque peu interloqué
- Non, mais Marco a loué une villa pour quelques jours, et a proposé à ceux et celles qui le souhaitent de s'y rendre après les concerts. Ainsi nous pourrons commencer à travailler le matin notre prochaine œuvre et l'après-midi découvrir les rives du lac.

Devant mon regard surpris et quelque peu déçu, Solenn me prit la main et me déclara sur un ton plaintif qu'elle était désolée.

- Toi qui souhaitais revoir Venise, je pensais te faire plaisir, avouai-je
- Je sais et je t'en remercie de tout cœur, mais je me suis engagée auprès de Marco, tu comprends.
- Ce que je comprends, c'est que la musique a le dernier mot.
- Je t'en prie, rétorqua Solenn, ne le prends pas ainsi. C'est un privilège exceptionnel pour moi d'être avec notre chef de chœur, les chefs de pupitres et quelques choristes, immergée dans les profondeurs sublimes du *Requiem* de Haydn.

Je savais au fond de moi que je ne pourrais lutter contre tous les arguments que Solenn me donneraient.

Trois jours plus tard, Solenn et moi prenions des chemins différents.

Je me réjouissais intérieurement, de revoir la Sérénissime, en plein carnaval, tandis que Solenn embrasserait les notes du *Requiem* de Haydn sur les berges du lac de Garde.

Sur la place Saint-Marc, la foule innombrable m'encerclait et m'étouffait, tandis que la basilique gardait les lieux, imperturbable avec ses fresques en mosaïque surplombée par les chevaux de Saint Marc.

En cet instant, l'édifice ne semblait guère attirer la curiosité.

La foule était massée au centre de la place où un théâtre de fortune en bois avait été dressé. Un tapis rouge, où des personnages costumés étaient présentés avec force, fracas et musique, avait été déroulé et après avoir posé pour les nombreux photographes, ces figures masquées montaient sur la scène pour participer à l'élection du plus beau costume.

Je ne reconnaissais plus la place, investie par les touristes, les promeneurs, les curieux d'un jour et parvenais difficilement à me frayer un chemin pour arriver au Pont des Soupirs

Des cris, des applaudissements accompagnaient ce mouvement de foule.

Après ce bain enivrant, je décidai de m'éloigner de la place, le temps de reprendre mon souffle et mes esprits et me dirigeai vers le quartier de San Zaccharia.

J'empruntais de petites ruelles où le silence régnait, loin de l'agitation que je venais quitter. Mes pas résonnaient sur le sol et mon regard était attiré par les monuments, les maisons, où simples demeures côtoyaient palais plus somptueux dont certains souffraient des affres du temps.

Je poursuivais mon chemin, sans savoir vraiment où je me trouvais, mais pour avoir maintes fois arpenté la ville lors de différents séjours, j'étais confiant car je savais que je ne pouvais me perdre.

Je me laissais guider par l'air du temps, des places, des passages, des ponts, émerveillé soudainement par un couple qui se laissait photographier avec grâce et patience.

Elle portait une robe de soie bleue rehaussée d'une cape en fourrure et le plastron de sa robe était décoré de broderies et de perles cousues avec une grande finesse.

Son masque d'une blancheur neigeuse était parsemé de délicats papillons peints et pailletés, tandis que le pourtour de ses yeux était relevé par un trait de couleur bleue et que ses lèvres étaient finement peintes en carmin.

Elle tenait d'une main son chapeau agrémenté d'une nuée de plumes et de tulles harmonieusement nouées créant au dessus de sa tête un nuage vaporeux.

Sa main droite gantée arborait une bague en verre bleu, et se posait sur le bras de son compagnon, en un geste gracieux.

Il la regardait, tenant quant à lui dans sa main une canne dorée, rehaussée d'un pommeau en verre transparent de Murano, et sa lourde cape ivoire juste fermée sous le cou laissait discrètement apparaître un costume bleu parsemé de broderies dorées.

La dentelle de ses manches de chemise terminait cette tenue élégamment portée. Sur sa tête un chapeau orné d'un écusson et de quelques plumes de couleur bleue et verte, rappel des ornements de la coiffe de sa compagne.

Un bref salut de la tête et ils poursuivirent leur chemin.

J'arrivais à l'Eglise San Zaccharia : sa sobriété et l'harmonie de ses courbes architecturales me laissèrent une fois de plus admiratif. La pierre blanche se détachait encore plus en cette journée particulièrement claire et ensoleillée et les marbres gris, rose et blanc qui façonnaient le bas de l'édifice, resplendissaient, clamant ainsi tout leur éclat.

Quatre personnages arrivèrent : les trois premiers se postèrent devant les marches de l'église et la beauté de leurs costumes se fit alors encore plus présente : une harmonie de pastels bleu et vert tendres, une ode au printemps, exprimée par le personnage central, enchevêtrement de papillons brodés pour les deux autres, tandis que le quatrième se tenait un peu à l'écart.

Je m'approchai de lui et fus parcouru d'un frisson. C'était une jeune femme.

Elle posait devant une fenêtre protégée par une grille sculptée en fer forgé.

Sa robe en soie rose fuchsia était un éloge de la grâce et de l'élégance, de la beauté et de la légèreté.

Son corsage et ses manches en velours noir venaient rehausser la magnificence de la soierie.

Sa tenue était un théâtre : la robe montée sur cerceaux laissait apparaître sur le devant six d'entre eux, non recouverts de tissus et sur lesquels de petits personnages avaient pris place : Pierrot, dans un costume doré parsemé de petits pois noirs terminé par une collerette en tulle de même couleur, s'exerçait sur le premier cerceau à faire le grand écart, tandis que de jolis nœuds en soie maintenaient ses bras et ses jambes ; Arlequin, au-dessus, avec son costume traditionnel, ici, dans des tons de rose et mauve, aux pieds menus et fins, tirait sa révérence, tandis que deux autres personnages terminaient la représentation.

Les deux pans de la robe étaient retenus de chaque côté par deux petits nœuds en soie jaune, à l'image d'un rideau de théâtre.

J'étais subjugué par cette scène, par la finesse de tous ces détails, par l'harmonie de ces couleurs et par le mystère dégage par celle qui portait cette tenue.

Sa coiffure méritait également d'être admirée : sa chevelure était emprisonnée dans un turban noir et fuchsia, surmonté par un arceau dans lequel se tenaient deux personnages, l'un tout de rose vêtu, l'autre arborant une tenue violette dont la collerette était piquetée de lamelles dorées.

Ses pieds chaussés de minuscules ballerines semblaient retenir le turban telle une broche accrochée à un vêtement.

Les mains de la jeune femme étaient mises en valeur par des gants blancs et elle agitait au bout de ses doigts une petite figurine aux couleurs de sa robe.

Son visage presque figé dans le temps, se penchait tantôt à droite, tantôt à gauche et son expression était impassible.

Le masque blanc rehaussé de dorure autour des yeux et du nez, ne laissait filtrer aucune émotion, aucun sourire.

Elle se prêtait gracieusement au jeu des photographes : main tendue vers l'avant, baiser furtif lancé, jeu de mains entrelacées, pas de deux et révérence.

J'étais fasciné par cette délicatesse, cette imagination créative et couturière, hypnotisé par cette féerie et cette poésie dont les vers étaient déclamés devant moi.

Elle fit un petit signe de tête indiquant qu'elle allait poursuivre sa route.

J'eus à peine le temps de reprendre mes esprits qu'elle avait déjà disparu.

Je voulais l'admirer encore.

Je me retournai et la vis au loin en direction de la *Riva degli Schiavoni*.  
Ses pieds enfermés dans des ballerines vernies noires foulaient le sol avec légèreté.

Elle ne marchait pas, elle volait.

Elle ne partait pas, elle s'envolait.

Elle emprunta une ruelle vers la droite et accéléra le pas.

De temps à autre, elle s'arrêtait, et pendant quelques minutes éphémères, se prêtait à nouveau au jeu de la pose.

Elle poursuivait son chemin, regardant parfois derrière son épaule, ralentissant son pas, comme un appel.

La succession de rues, ruelles, passages n'en finissait pas.

Je continuais à la suivre et étais à présent intrigué. Elle ne se mêlerait pas à la foule masquée et colorée de la Place Saint Marc.

Alors, où se rendait elle ?

Elle me fit encore marcher pendant vingt bonnes minutes, et je n'avais alors plus aucun repère. Je ne regardais plus les bâtiments, j'avais oublié de m'extasier sur la beauté des architectures et, ponts et canaux semblaient avoir totalement disparu de ce paysage.

Mon regard était posé sur son turban rose et noir ainsi que sur ces pas discrets et légers. Un moment, il me sembla l'avoir perdue. Je me tournais et me retournais et brusquement, je vis un pan de robe fuchsia virevolter vers la droite.

Quelques mètres plus loin, elle m'attendait dans cette pose désormais familière : son visage était légèrement penché, la tête baissée, le buste incliné, la jambe gauche s'avavançait tandis que la droite se retenait en arrière.

Une fée immobile, une statue de soie.

Devant elle, quelques regards émerveillés, des appareils photographiques émus, des promeneurs subjugués.

Un instant, son regard caché me fixa puis en une fraction de secondes, elle s'esquiva.

Tenant sa robe d'une main, balayant le sol de ses petits pieds agiles, il me sembla que son visage immaculé, se retournait plus souvent vers moi, et j'avais l'impression, non sans une certaine émotion, que cette course touchait à sa fin.

Je la vis se diriger vers un imposant palais dont les fenêtres illuminées laissaient entrevoir des lustres aux mille et une pampilles, des plafonds richement décorés et des tentures aux murs d'une richesse inestimable.

Elle entra.

Elle me jeta un coup d'œil par derrière son épaule et franchit le vestibule en se dirigeant vers un escalier majestueux. Elle gravit les marches avec une fraîcheur juvénile, et me fit un petit signe de la main.

J'étais également entré et m'apprêtais à emprunter l'escalier quand je fus accueilli par deux hommes en habit de valets.

Ils me demandèrent mon invitation.

Je ne pouvais hélas, rien leur présenter et dans un italien approximatif, je leur fis comprendre que j'accompagnais la jeune demoiselle.

A cet instant, l'inconnue s'arrêta sur le palier du premier étage, attira mon regard en se penchant vers la balustrade, tourna son visage dans ma direction, leva la main droite qu'elle fit lentement bouger : le petit personnage qu'elle tenait en son creux me fit comprendre que c'était le signe d'un au revoir ou d'un adieu.

Je me demandais quelle pouvait être l'expression de son visage sous ce masque de marbre.

Ses lèvres dessinaient elles un sourire amusé, ou un sourire de satisfaction de m'avoir mené vers ces lieux ?

Les deux valets me raccompagnèrent à l'entrée du vestibule : je demeurais un instant sur le perron de ce palais, et la vit disparaître.

Epuisé, je rentrai à l'hôtel.

Je fermais la porte de ma chambre quand la sonnerie de mon téléphone se fit entendre.

Solenn.

- Alors dit-elle, d'un ton enjoué, qu'as-tu fait aujourd'hui ?

Je lui fis part de mes déambulations au milieu de la foule, de mes réflexions concernant mon prochain roman dont une partie de l'histoire se déroulerait en ces lieux.

- Et toi ?

Solenn me décrivit alors minutieusement sa journée et je l'écoutai distraitement.

Son doux babillage était ponctué de longues exclamations telles que « magnifique », « extraordinaire », « formidable ». Il était question d'harmonie, de mode mineur ou majeur et j'avais le sentiment que ce requiem était fragmenté, disséqué voire déchiqueté.

Je regardais depuis ma petite terrasse les cheminées en tulipe qui se détachaient dans cette lumière crépusculaire, jetai un rapide coup d'œil à la ruelle sur laquelle donnait l'hôtel, espérant deviner la silhouette de mon inconnue.

- Tu m'écoutes ?

Le ton sec de Solenn me ramena à la réalité.

- Oui bien sûr, je suis heureux de voir que ce Requiem te passionne autant, toi qui fuyais mon bureau lorsque j'écoutais sans relâche cette œuvre que tu qualifiais de triste et morbide.

- Cela n'a rien à voir, tu ne peux pas comprendre, je découvre cette messe avec une lecture autre, grâce aux explications minutieuses de Marco. Et puis nous avons également marché sur les bords du lac bordé de villas toutes plus magnifiques les unes que les autres, même si la plupart d'entre elles sont actuellement fermées. Demain nous irons certainement à Sirmione.

J'écoutais calmement la voix de Solenn, qui reprit :

- Au fait, je rentre dans deux jours. Nous pourrions nous retrouver à Milan et faire le voyage de retour ensemble. Je compte prendre nos billets demain, cela te va ?

Un silence se fit après cette interrogation. Je savais déjà ce que j'allais lui répondre. La nuit était tombée et j'attendais ce moment pour me mettre à écrire.

- Solenn, je ne rentre pas tout de suite.

- Ah bon ? fit elle interloquée, et quand comptes tu rentrer ?

- Dans une quinzaine de jours je pense, le temps de m'imprégner des lieux et de commencer les premières pages de mon nouveau roman.

Je formulais cette réponse avec un aplomb que je ne me connaissais pas.

Je n'avais nullement l'intention de partir dans quinze jours.

Venise me happait, m'envoûtait.

Je me demandais depuis plusieurs mois, ce que Solenn et moi partagions encore.

J'avais à présent la réponse.

- Comme tu voudras, mais rappelle-toi qu'en Mars, je pars quatre jours à Turin pour deux concerts avant de préparer notre festival du mois de mai.

Mon esprit se dispersait, je n'avais qu'un souhait : écrire.

Après s'être souhaité une bonne nuit, Solenn raccrocha.

La chambre était à présent plongée dans une obscurité profonde.

J'allumai la lampe de la table qui me servait de bureau, dont la corolle était en verre de Murano et une lumière colorée caressa le clavier de mon ordinateur. Mes doigts se posèrent sur les touches et mon « *Esquisse Vénitienne* » commença à naître.

Le lendemain matin, je décidai de reprendre l'itinéraire laissé la veille, en nourrissant le secret espoir de retrouver mon inconnue.

Je traversai à nouveau la place Saint Marc, qui avait retrouvé un visage moins festif en ce lundi.

Je refis le chemin de la veille, en regardant si à chaque coin de rue, chaque place, je pouvais apercevoir une étoffe couleur fuchsia.

Ma promenade me conduisit vers le nord de la place Saint Marc.

Je pris le temps de visiter églises et monuments que j'avais décidé de revoir, puis me dirigeai vers le pont du Rialto.

Je m'y attardais quelques instants, bercé par les mouvements du grand canal et par les notes d'une fanfare déguisée, jouant sous les arches du pont.

Je m'enfonçai à présent dans le quartier de *Santa Croce*, une des facettes les plus vivantes de la cité, avec ses artères commerçantes, son marché, ses halles couvertes et atteignis l'arrêt du vaporetto « *Riva di Biaso* ».

J'empruntai ce dernier et me laissai porter par le doux balancement du bateau, dont la coque malmenée par l'eau laissait entrevoir une parure rouillée, où les cordages montraient leur visage défait et fatigué par l'usure du temps et le grincement à chaque arrêt retentissait comme une plainte furtive.

Je respirais l'air frais de cette fin d'après-midi d'hiver, regardant monter quelques personnages aux costumes virevoltants et colorés, et dont le visage resterait à jamais caché derrière ces masques blancs finement parsemés de quelques traits d'or.

J'humais ce parfum humide et salin.

Demain, je me rendrai à la Giudecca, seulement pour quelques heures, car je voulais encore arpenter rues, ruelles, places, campo, piazza, jusqu'à ce que la fatigue emporte mon corps.

Je voulais profiter de la cité, de son charme, de ses ponts, de ses canaux, de sa lumière, de sa majesté.

Je nourrissais toujours le secret espoir de croiser celle que j'avais rencontrée le jour de mon arrivée, vêtue de sa robe fuchsia et qui était toujours à mes yeux l'inconnue de San Zaccharia.

---